

Dossier de presse trigon-film

STILL WALKING

de

Hirokazu Kore-eda

(Japon, 2008)



DISTRIBUTION

trigon-film

Limmatauweg 9

5408 Ennetbaden

Tél: 056 430 12 30

Fax: 056 430 12 31

info@trigon-film.org

www.trigon-film.org

CONTACT MÉDIAS

Régis Nyffeler

077 410 76 08

nyffeler@trigon-film.org

MATÉRIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

FICHE TECHNIQUE

Réalisation:	Hirokazu Kore-eda
Scénario:	Hirokazu Kore-eda
Montage:	Hirokazu Kore-eda
Image:	Yamazaki Yutaka
Costumes :	Kurosawa Kazuko
Décors :	Isomi Toshihiro, Mitsumatsu Keiko
Lumière:	Oshita Eiji
Son:	Tsurumaki Yutaka, Ohtake Shuji
Musique:	Gontiti
Production:	TV Man Union
Langue:	Japonais f / a
Durée:	114 minutes

FICHE ARTISTIQUE

Abe Hiroshi	Ryota
Harada Yoshio	Shohei
Natsukawa Yui	Yukari
Kiki Kirin	Toshiko
Tanaka Shohei	Atsushi

PRIX & FESTIVALS

San Sebastian Filmfestival: CEC AWARD du meilleur film
Mar del Plata: GOLDEN ASTOR to Best Feature Film
Tokyo: BLUE RIBBON AWARD best director

SYNOPSIS

La famille Yokoyama se réunit pendant une belle et chaude journée d'été, pour commémorer, comme chaque année, la mort tragique du fils aîné, décédé quinze ans plus tôt en sauvant un enfant de la noyade.

Dans la spacieuse maison familiale, qui fut autrefois aussi le cabinet médical du père, rien ne semble avoir bougé. L'accueil de la mère est toujours aussi généreux et réconfortant, à l'image du festin délicatement préparé par la mère pour ses enfants et ses petits-enfants.

Pourtant, les uns et les autres ont imperceptiblement changé avec le temps passé...

NOTE D'INTENTION

«J'ai perdu mes deux parents il y a cinq et six ans. En fils ingrat qui utilisait les exigences de sa profession pour s'excuser de ses longues absences de la maison, je me suis trouvé pris de regrets jusqu'à aujourd'hui: «Si seulement j'avais été plus...», «Pourquoi ai-je dit cela alors...» - *Still Walking* est un film généré par l'expérience du regret que nous partageons tous.

Les personnages sont ce qu'il y a de plus ordinaire et le film se déroule au cours d'une seule journée d'été. A la différence d'un téléfilm américain, rien d'important ne survient au cours de leurs rares nuits passées en famille. Pourtant, au cours de leur séjour, aussi décevant de tranquillité qu'une mer d'huile, la marée monte, puis descend et des vaguelettes rident constamment la surface. Prenez, par exemple, l'angoisse du personnage principal face au vieillissement de ses parents. Elle passe inaperçue. Ou pensez à la discussion à propos d'un petit-enfant, entre une bru et la belle-mère. Elle reste leur secret. Dans ce film, j'ai envisagé, puis fait le portrait des vaguelettes apparemment minuscules, et pourtant importantes, qui ondulent pendant toute la durée de nos longues vies.

Parce que *Still Walking* partait d'un lieu de regret, j'étais déterminé à en faire un film débordant de vie. Plutôt que de décrire comment mes parents prirent le chemin de la mort, mon intention était de saisir un instant de vie en lui-même. Et de placer dans ce moment toutes les ambiguïtés de la mémoire familiale. Exactement comme les photos d'un vieil album de famille.

Ce film est une œuvre de fiction, mais j'ai été fortement inspiré par la propre personnalité de ma mère, et par son vocabulaire, pour créer le personnage de la mère du protagoniste. Je voulais faire un film où je pourrais immédiatement reconnaître ma mère. Non pour pleurer sur sa perte, mais pour rire avec elle à nouveau. C'est comme cela que ce film est venu.

Je crois que je suis arrivé, dans ce film, plus que dans tous les autres, à dessiner le portrait d'êtres humains et de nos comportements d'une façon spéciale et nuancée. Si j'y ai réussi, c'est grâce à mon père et, avant tout, à ma mère.»

Hirokazu Kore-eda

BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Né à Tokyo en 1962, Hirokazu Kore-eda reçoit son diplôme de littérature de l'Université de Waseda en 1987. Il rejoint l'équipe de TV «Man Union», grande société indépendante de production télévisuelle, où il réalise de nombreux documentaires. On peut citer notamment *Shikashi*, sur le suicide d'un haut fonctionnaire chargé du dossier des victimes de la maladie de Minimata, *August Without Him*, qui retrace l'histoire du premier Japonais à avoir annoncé publiquement qu'il était victime du Sida, ou *Without Memory*, le portrait d'un homme qui a perdu la mémoire suite à une erreur médicale (Prix du meilleur documentaire au Japon).

Son premier long métrage de fiction, *Maboroshi no Hikari*, a été primé dans plusieurs festivals. Son second long métrage, *After Life*, a remporté un important succès international. Son troisième film, *Distance*, a été présenté en compétition à Cannes en 2001. *Nobody Knows* et *Hana* sont ses deux précédentes créations.

Kore-eda est également producteur, il a notamment soutenu les films de jeunes espoirs japonais, dont *Kakuto*, de Yusuke Iseya, présenté au festival de Rotterdam en 2003, et *Wild Berries*, de Miwa Nishikawa, présenté dans le cadre du festival New Directors/New Films à New York en 2003.

LA VIE DE FAMILLE

Il y a deux thèmes récurrents dans l'œuvre de Kore-eda, qu'on retrouve dans chacun de ses films, depuis *Maboroshi no hikari* (1995) jusqu'à *Aruitemo, aruitemo* (Still Walking) (2008). La famille, tout d'abord. Ou, mieux dit, les liens qui se tissent au sein d'une famille. Il y avait le couple détruit par le suicide du mari dans *Maboroshi*, dont sa jeune veuve n'arrive pas à faire le deuil bien qu'elle se soit remariée. Dans *Dare mo shiranai*, le merveilleux *Nobody Knows* (2004), la famille était amputée des parents absents, obligeant les enfants à en reconstituer une artificiellement. Le héros de *Hana Yori mo Naho* (2006), le jeune samouraï, rêvait d'en fonder une avec sa belle veuve de voisine. Et *Distance* (2001) – selon nous un film injustement sous-estimé par la critique – relatait le besoin de savoir de parents dont les fils, les maris ou les femmes, avaient participé à un suicide collectif d'une secte mystérieuse.

De toutes ces «histoires de familles», *Still Walking* est certainement la plus aboutie, parce que la plus personnelle. Mais aussi parce qu'elle est la moins dramatique, celle où la simplicité tient lieu de fil conducteur. Apparemment, il ne se passe pas grand chose. Les actes et les gestes de chacun des personnages sont tout ce qu'il y a de plus normal pour une famille: la mère prépare le repas, mettant son point d'honneur à ce qu'il soit réussi. Le père, médecin retraité, se promène. Les enfants échangent les banalités d'usage dans une telle occasion. Malgré ce vide apparent, ou justement à cause de lui, ces gestes et ces dialogues prennent une dimension toute autre, car le spectateur est très vite au fait des non-dits, des mouvements avortés, des sentiments réprimés.

La magie du cinéma joue alors son rôle car nous voudrions en savoir plus sur les douleurs secrètes, sur les ressentiments refoulés de chacun que nous subodorons avec raison. Nous aimerions bien savoir quelles sont ces vaguelettes qui rident la surface de ces eaux dormantes. La capacité dont fait preuve Kore-eda à contourner les possibles moments de rupture, sans rien perdre au niveau de la dramaturgie, lui permet de se concentrer sur ses personnages «ordinaires» en leur donnant une fantastique dimension de vérité.

Les disparus

La mort est le deuxième thème qui traverse tous les films de Kore-eda. Pour être plus précis, il faudrait plutôt parler des relations qu'ont les vivants avec les disparus. Sujet qu'on pouvait d'ailleurs déduire des intrigues évoquées plus haut. Là encore, le réalisateur a une façon bien particulière d'empoigner ce qui pourrait être une tragédie vécue par ses personnages. La mort est présente, mais elle est gardée à distance, elle doit laisser toute leur place aux vivants. Elle doit surtout sublimer ce qui fait la vie. Dans *Still Walking*, c'est le temps qui permet de l'éloigner. La disparition du fils aîné date de quinze ans et, si les plaies n'ont pas disparu dans la famille, elles se sont cicatrisées et n'empêchent pas les parents et leurs enfants de continuer à vivre leur quotidien. On comprend mieux ainsi cette volonté de dédramatiser de l'histoire: elle enlèverait presque à la mort son caractère morbide pour l'élever à un

passage obligé. Ce qu'elle est pour chacun. Dans *Maboroshi*, par exemple, c'est sur «la beauté de la souffrance»¹, engendrée par la perte de l'être cher, qu'insiste le réalisateur. Dans *Wandafuru raifu* (After Life, 1998), le fantastique du passage des limbes, traité avec un humour tout en finesse, en est plus à sublimer la vie qu'autre chose. En fait, s'il y avait un drame sous-jacent dans *Still Walking*, ce serait plutôt la mort à venir de ses vieux parents qui semblerait tourmenter le fils, incapable d'entrer en relation avec son père. Il reste que la manière si paisible qu'a le réalisateur de peindre (chaque plan pourrait être un tableau) un sujet aussi grave crée, encore une fois, paradoxalement, une remarquable tension dans la dramaturgie du film.

On ne peut s'empêcher de penser à la façon qu'avait Yasujiro Ozu de filmer cette entité si importante qu'est la cellule familiale dans la tradition et la culture japonaises. Si les styles et les personnalités des deux réalisateurs restent incomparables, un lien de parenté nous paraît palpable avec *Still Walking*. On y retrouve les mêmes codes, le même respect pour les moments importants, comme les repas, par exemple. Ou encore dans la révérence exprimée pour les aînés. *Tokyo monogatari* (Voyage à Tokyo, 1953) serait d'ailleurs presque la même histoire, mais inversée, avec les parents qui se déplacent pour rendre visite à leurs enfants habitant Tokyo. Là aussi, les petits riens, les moindres gestes font l'histoire. Les silences sont là, qui seront source de regrets lorsqu'il sera trop tard pour parler. Mais à la différence d'Ozu, on sent chez Kore-eda une plus profonde sympathie pour le fils que pour le père. Ce dernier n'acceptant toujours pas, après bien des années, que son fils ne l'ait pas suivi en médecine, pour lui succéder – ce que le fils défunt aurait fait – et lui permettre de conserver le prestige auquel il tient tant.

La vie avant tout

Still Walking n'est pas un film triste, au contraire, car il nous parle de la vie avant tout et, comme le voulait le réalisateur, il en déborde. Les moments d'humour ne manquent donc pas, même s'il s'agit parfois d'humour noir – la visite obligée du «coupable» de la mort du fils en est un bel exemple, de même que la séquence, franchement drôle, du livreur de sushi. Comme un tableau, ce film mérite d'être regardé dans les coins, et c'est une foule de détails et de sublimes petits coups de pinceaux qu'on peut alors découvrir pour le plus grand plaisir des yeux et de l'esprit.

Martial Knaebel (Bulletin trigon n°10)

1 Tadao Sato, in *Le Cinéma japonais*, Ed. du Centre Georges Pompidou, 1997